

Le prince Eugène de Savoie : soldat, diplomate et mécène

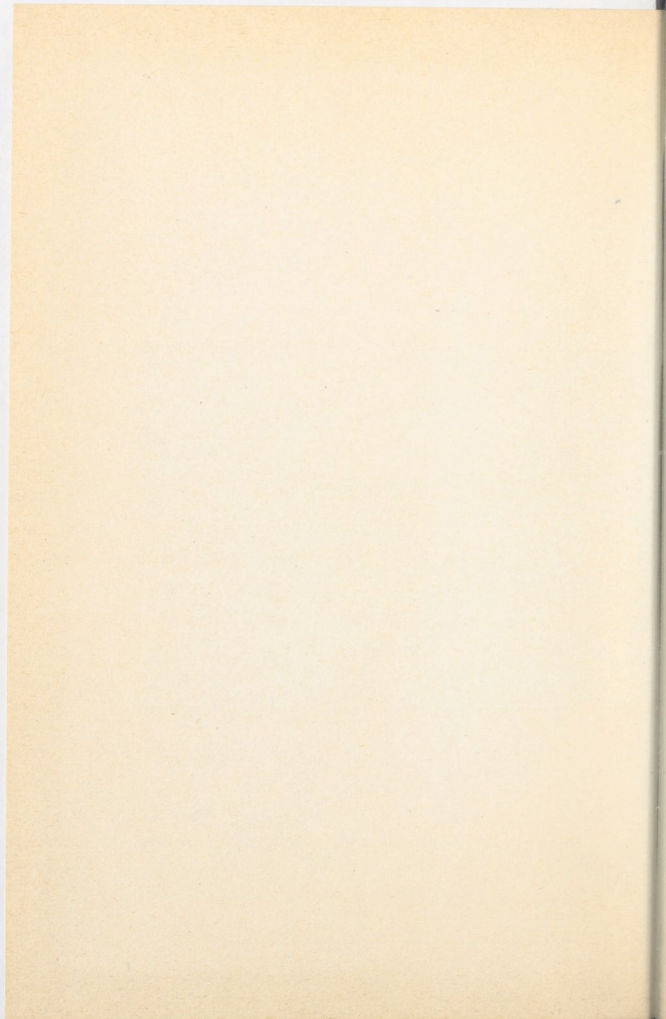
Antoine Béthouart
Jean Orioux

Perrin

ERRATA

Page 209, 10^e ligne avant la fin, lire :
siège de Turin *au lieu de*
siège de Toulon.

Page 411, 4^e ligne, lire :
Stanislas Leszczyński,
beau-père de Louis XV, *au lieu de*
beau-frère.



J'ai mis beaucoup de temps à
lire ce livre et puis à peu près
la moitié je me suis perdue
dans les détails de toutes ces
choses, mais j'ai vu de
très près, j'ai vu de très
près, j'ai vu de très près
quelques-unes de ces choses
de la vie, de la vie, de la vie.

EUGÈNE DE SAVOIE

Soldat, diplomate et médecin

Préface de Jean Oricux

ANTOINE BÉTHOUART

ANTOINE BÉTHOUART

ANTOINE BÉTHOUART

LE PRINCE
EUGÈNE DE SAVOIE

Soldat, diplomate et mécène

Préface de Jean Orieux



LIBRAIRIE ACADÉMIQUE PERRIN
PARIS

ANTOINE BÉTHOUART

LE PRINCE

EUGÈNE DE SAVOIE

Soldat, diplomate et mécène

Préface de Jean Orcier

La Loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Librairie Académique Perrin, 1975.

A ma femme
ma lumière et mon amie

A
the history of

The history of the United States is a story of the struggle for freedom and justice for all. It is a story of the brave men and women who fought for the principles of liberty and equality. It is a story of the triumph of the American spirit over adversity and oppression. It is a story of the enduring values that have shaped our nation and continue to inspire us today.

J'exprime toute ma reconnaissance
à ma collaboratrice si efficace, Madame
Nossovitch, à M. Barthe, documenta-
liste, à mon ami Pierre Furiat qui m'a
aidé dans mes recherches et à Jacques
de Tarlé.

Antoine est le troisième prénom de l'auteur inscrit sur ses pièces d'état-civil. Il est devenu le prénom usuel pour des raisons de tradition familiale, en exécution du jugement du 12 février 1957 du tribunal de Dole et en application de la loi du 12 novembre 1955 sur les modifications de prénoms.

PREFACE

Voici un personnage qui compte parmi les plus brillants et les plus actifs de l'histoire de l'Europe. Il a joué sur le plan militaire et politique un rôle capital et fort dangereux pour les affaires du plus grand roi de France, Louis XIV. Cependant les Français ne le connaissent pas. C'est une des coquetteries de notre histoire officielle ; on y oublie volontiers ce qui n'est pas dans la ligne des idées de Paris. Or, justement, le prince Eugène de Savoie est né à Paris en 1663. Il tient à la France par le meilleur de lui-même : par sa langue, par sa formation intellectuelle et artistique et par son goût. Mais, comme il a fait carrière à Vienne, au service des Habsbourg, comme il a été l'ennemi le plus tenace et souvent victorieux de la France, notre Histoire le néglige alors qu'il en a écrit de grandes pages et fort douloureuses. C'est pure injustice et c'est mal servir et mal aimer son pays que de sous-estimer ses ennemis.

Le général Béthouart rend au prince Eugène ce qui lui est dû : son génie militaire, son génie politique et son action civilisatrice en Europe centrale. Action civilisatrice accomplie en français puisque le prince Eugène ne parlait bien que notre langue et était français par la

LE PRINCE EUGÈNE DE SAVOIE

culture et les manières s'il ne l'était pas de cœur. L'ennemi de Louis XIV a, par un caprice de l'histoire, été le plus actif propagandiste de la civilisation française dans le Saint Empire romain germanique.

Le prince Eugène, tel que nous le découvrons dans ce livre magistral, est un *honnête homme* parmi les plus parfaits de son temps et s'il n'y avait pas eu, au début de sa vie, avec Louis XIV, la déchirure irrémédiable, il aurait été un incomparable serviteur de la France et un des ornements prestigieux du *Siècle de Louis XIV*. Une belle occasion manquée.

Rarement, la vie d'un homme révèle aussi brillamment que celle-ci l'inépuisable imagination de l'Histoire. Il faut se laisser prendre par la destinée exceptionnelle de ce petit garçon mal venu, mal aimé, abandonné aux domestiques, qui est tonsuré à huit ans, qui est promis à la soutane et qui en meurt de rage. Tout cela parce qu'il est malingre et laid. Sa mère est la nièce de Mazarin, Olympe Mancini ; malgré son intelligence et son charme réels c'est une épouvantable intrigante. Son père est le prince de Savoie-Carignan, cousin du duc régnant de Savoie. Par sa mère, le prince de Carignan est Bourbon-Soissons et il porte le titre de comte de Soissons. Eugène a vu souvent le roi à l'hôtel de Soissons, c'est un ami d'enfance de sa mère et peut-être un peu plus que cela. Le jeune roi est dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa gloire. Il éblouit l'enfant malingre, dévoré d'intelligence, d'orgueil et d'ambition. Le roi se brouille avec la comtesse de Soissons et l'exile ; son rejeton ne l'intéresse pas. Eugène est désespéré, il veut combattre dans l'armée du roi, qui le refuse. Il tente une dernière chance, se jette aux pieds du roi. Louis XIV passe sans un regard. Tout s'est joué à cette minute : c'est la haine. Or, Louis XIV est ce qu'il a admiré le plus au monde. Cette haine est née d'une admiration frustrée. Jamais Eugène n'oubliera ni le roi, ni la France, ni la beauté du cadre où il a été élevé, ni la société, ni la conversation, ni ce théâtre fastueux et licencieux de la Cour, car l'hôtel de Soissons, c'était l'annexe de la Cour. En secret, sans un sou, il s'enfuit de France. Blessé à mort, il va s'offrir à la cour de Vienne. On l'accepte.

Louis XIV n'eut qu'un mot en apprenant son départ : *Ce n'est pas une grande perte*. S'il ignorait ce qu'il perdait, il ignorait ce qu'il venait de gagner : son plus farouche ennemi.

Dès lors, se déroule le film des événements de cette existence hors du commun. Elle aurait pu être celle d'un aventurier, elle reste toujours celle d'un prince aux prises avec les plus nobles et les plus dangereuses aventures. Quelle force de caractère dans ce petit homme remuant, mais quelle souplesse !... Quelles astuces ! Eugène n'a pas un grand-père sicilien pour rien. A chaque page, à chaque paragraphe, un événement survient. La prodigieuse richesse de cette histoire en fait un enchantement. On apprend toujours du nouveau : le personnage est insatiable, il rebondit sans cesse. Il est d'une activité, d'une diversité, d'une rapidité stupéfiantes.

Le général Béthouart a réellement ressuscité cet homme hors de pair, il n'en a pas fait une statue sur son socle, il le fait revivre dans son milieu historique : c'est Vienne entre 1680 et 1735, c'est le Saint Empire, c'est l'Europe des cours et ses intrigues, ce sont les misères et les grandeurs de la guerre, les fastes et les calamités de la paix, les famines, les épidémies ; c'est aussi l'imprévu terrible du destin des monarchies et des nations. Tout vit et tout bouge autour du prince Eugène. Souvent les choses bougent parce que c'est lui qui agit sur les ressorts de la politique. S'il est d'abord homme de guerre, il est aussi diplomate. Il essaie de négocier avant de recourir aux armes. L'armée n'intervient que si la diplomatie échoue. *L'épée n'a de valeur qu'au service de la pensée*, a-t-il écrit, mais lorsqu'elle intervient il lui donne toute sa force, toute son habileté, toute son efficacité.

Homme de guerre, il est comparable aux plus grands. Napoléon citait son nom avec celui d'Alexandre et de César. Il l'est par un courage indomptable et par son génie stratégique aussi bien que tactique. Pour bien parler de lui, il fallait être de la même étoffe ; le vainqueur de Narvik a quelques titres pour parler des campagnes du prince Eugène et pour restituer la force et l'originalité de son génie militaire qui est souvent celui de l'organisation et de la prévision. On ne s'étonnera donc

LE PRINCE EUGÈNE DE SAVOIE

pas de trouver, en raccourcis brillants, l'histoire militaire de cette époque, les manœuvres hardies et harassantes, les ruses, le courage des belligérants. Les armées de Louis XIV et celles que commande le prince Eugène sont également dignes d'admiration et souvent de pitié. La victoire des uns et des autres a toujours été chèrement payée. Le général Béthouart nous montre en pleine lumière et sur le terrain même que, souvent, une bataille perdue est le fruit de l'insuffisance du commandement : l'armée est ce que les chefs la font. Cela nous amène à faire quelques réflexions sur notre propre histoire.

Eugène arrivé à Vienne sans argent, sans armes, sans réels appuis dans une cour austère, méfiante, lourde, n'a pas gravi en un jour tous les degrés qui devaient élever *ce petit noiraud*, comme les princes l'appelaient, jusqu'au sommet de l'empire dont il fut le premier personnage après l'empereur.

Le récit du général Béthouart suit pas à pas la courbe ascendante ; elle ne s'infléchit jamais mais elle a des moments de stagnation. Ce n'est pas de la lenteur, c'est la vérité historique. C'est une sorte de freinage qui provient de la pesante cour des Habsbourg, de la lente machine administrative du Saint Empire alourdie de rouages étrangers, de personnages douteux et, aussi, de souverains honnêtes mais sans caractère. Bref, cette machine inefficace faisait entrer Eugène de Savoie dans des colères violentes où il disait à l'empereur et à ses ministres les plus dures vérités. Chose qui n'aurait jamais été tolérée à Versailles. Cette lenteur du Saint Empire est admirablement rendue dans la vie du prince Eugène ; elle a été pour la France, en certains cas, une bénédiction car, si l'armée et l'administration impériales avaient obéi à la vivacité d'Eugène, les armées du roi auraient été battues. On peut dire que cette lenteur a été presque aussi dangereuse pour l'empire que la « légèreté » française l'a été souvent pour la France. Ainsi, chemin faisant, le lecteur a quelques aperçus sur la France vue de l'étranger.

Cette lenteur historique est tout le contraire de la monotonie parce que si sa carrière piétine Eugène est toujours en mouvement. Chaque étape vers le sommet

est marquée de fulgurants rebondissements à la fois dans sa propre vie et dans la politique européenne.

Certaines batailles livrées par le prince Eugène soit en Italie, soit sur le Rhin, soit aux Pays-Bas, soit sur les confins de l'Empire ottoman ou même sous les murs de Vienne assiégée par des hordes de Turcs sont des épisodes pathétiques. On ne peut suivre la mise en place des armées et le déroulement toujours hasardeux des opérations sans une réelle émotion. Surtout lorsqu'il s'agit de la bataille de Ramillies où les armées de Louis XIV sont écrasées et laissent la route de Paris ouverte à l'invasion ; ou encore celle de Denain qui est un chef-d'œuvre providentiel de Villars, ami et ennemi d'Eugène, victoire qui permit d'enrayer toute avance des Impériaux et sauva la France ; ou encore la victoire du prince Eugène sur les Turcs à Belgrade, qui arrache un cri d'admiration. C'est alors qu'il repoussa définitivement les Turcs de l'empire et sauva l'Europe centrale et occidentale d'un déferlement asiatique. Chose que nous oublions volontiers en France.

Lorsque le général Béthouart nous dit de son personnage : *Nous le présenterons comme nous nous y sommes engagé, d'un point de vue français*, nous lui répondons : « Certes, comment auriez-vous pu, vous le plus français des hommes, faire autrement que de voir en Français ? » Mais il nous a paru à la lecture que cette probité et cette loyauté de l'historien *honnête homme*, qui sont ses premiers mérites, n'en effaçaient pas un autre qui nous a captivé. La nouveauté, c'est que la vie du prince Eugène n'a pas été filmée de Paris mais à Vienne même. Cela donne une couleur, une objectivité inédites à cette histoire où se mêle à égalité l'histoire de tous les Etats européens. Certes, nous voyons tirés au clair les desseins de Louis XIV, mais ni plus ni moins que ceux de l'empereur, ceux de princes et électeurs du Saint Empire, ceux de Londres ou de La Haye. On voit s'affronter dans une mêlée générale, les appétits, les orgueils, les principes de diverses nations. Il est passionnant d'assister à travers l'histoire du prince Eugène aux convulsions de l'Europe, à son douloureux et subtil enfantement — ou avortement ? Car on fait des découvertes inouïes : ainsi, lorsque prend fin la guerre entre Louis XIV et l'Empereur, que

LE PRINCE EUGÈNE DE SAVOIE

ne voit-on pas ? Un projet d'alliance et d'union de la France et du Saint Empire proposé par le roi, d'abord accepté, puis rejeté par l'Empereur — et par Eugène. Quel dommage !... La série noire allait continuer jusqu'à nous... On est pris : ces affaires du prince Eugène sont encore notre propre affaire.

Cette vie intrépide n'a eu que de brefs moments de répit. Mais quelle admirable façon de meubler leurs loisirs ont les hommes de cette trempe. Eugène construit un splendide palais à Vienne, les deux palais du Belvédère qui sont un chef-d'œuvre de l'art baroque, des jardins dessinés par un élève de Le Nôtre qui ont fait l'enchantement des souverains et des artistes pendant près de trois siècles. Il a réuni une bibliothèque d'une richesse incomparable et une collection de tableaux. Enfin, il inspire autour de lui un mouvement de pensée, une vie mondaine brillante mais non débauchée. On l'appelait *Mars sans Vénus*. Il n'y a pas de femmes dans sa vie hors la comtesse Batthyany dont l'intelligence et la beauté ont su créer, lorsqu'il était à Vienne entre deux guerres, cette vie brillante qu'il aimait sans rien lui sacrifier de son écrasant labeur. Homme de son temps, la gloire devait s'accompagner du faste, mais celui des arts majeurs dirigés par le goût qui l'avait formé à l'hôtel de Soissons. En somme, ce grand homme qui haïssait la France et son roi était resté typiquement français. Il a eu pour modèle cette idole qu'il abhorrait, Louis XIV : il l'a imité en tout — sauf dans sa politique féminine — et si Eugène avait été à Versailles il n'aurait pas agi autrement que Louis XIV : il aurait approuvé ses plans politiques, les plans de son administration et ceux de ses bâtiments.

Comment le général Béthouart est-il parvenu à nous restituer avec autant de richesse et d'intensité la personnalité fascinante d'Eugène de Savoie ?

Outre son labeur de plusieurs années, il avait quelques atouts personnels. Toutes les archives ou presque concernant son personnage se trouvent à Vienne et sont en allemand. Pour dépouiller cette masse de documents, il fallait être sur place et d'abord il fallait y accéder. Pour tout cela, le général Béthouart était pour les Autrichiens quelque chose de mieux qu'un historien de passage :

il suffisait d'être lui-même, Haut-Commissaire de la République à Vienne pendant cinq ans de 1945 à 1950. En grand Français et en véritable Européen, il a, dans ces années difficiles, compris et aimé l'Autriche.

Les Autrichiens le lui ont rendu. C'est donc à Vienne qu'il a rencontré le prince Eugène, c'est à Vienne, aux sources mêmes, qu'il a pu parfaire cette connaissance et obtenir cette éblouissante documentation qui nourrit son livre. Cette rencontre du prince Eugène et du vainqueur de Narvik s'est opérée dans une ville et dans un pays où le général Béthouart n'est pas un étranger, mais un ami.

Voilà un des secrets de la réussite de son magistral ouvrage. Il en est un autre. Il donne aux Français la vision de ce qu'était la politique française vue de l'étranger. Il nous revient une image de Louis XIV à laquelle certains historiens français ne nous ont pas habitués. Dire qu'ils manquent de bienveillance serait peu, ils manquent de justice et d'objectivité. Par chance, dans son inégalable *Louis XIV*, Pierre Gaxotte retrouve à la fois la justice, la vérité et cette admiration, allant de pair avec la haine, que toute l'Europe a accordée à Louis XIV. Pourquoi pas nous ? Vue de Vienne, par ses ennemis irréductibles, la diplomatie du roi paraît admirable d'activité et d'habileté. Elle est coordonnée et axée sur un but suprême : les frontières naturelles. C'est le grand dessein de tous les rois de France. Entre les mains de Louis XIV ce grand dessein s'est presque totalement réalisé contre l'Europe entière et au prix de sacrifices écrasants. Mais, à la fin du règne, après les défaites infligées aux armées françaises par Eugène et Marlborough, le roi se trouva le dos au mur ; c'était soit l'écartèlement de la France, soit le *jusqu'au-bout*. Eugène s'était juré de *porter le fer et le feu en France*. On peut compter sur lui pour tenir ce genre de promesse. Or, malgré le génie, malgré les victoires, malgré les intrigues de son ennemi, Louis XIV l'a tenu hors de France. Quand le roi se voit acculé à la capitulation et mis en demeure de démanteler et de démembrer la France, il porte à la connaissance du peuple les conditions atroces qui lui sont faites et qu'il ne peut accepter. Et le peuple ruiné, affamé, suit son roi, envoie ses hommes et

LE PRINCE EUGÈNE DE SAVOIE

partage son morceau de pain avec l'armée admirablement reconstituée par Villars qui sauve tout à Denain. Nous assistons à Vienne à l'effondrement des espoirs des Impériaux. Louis XIV a stupéfié l'Europe. On sut alors, dans toutes les capitales, que les frontières de la France telles qu'il les avait voulues étaient intouchables. Il fait la paix, par l'intermédiaire de Villars, avec le prince Eugène : ce tête-à-tête de deux ennemis qui s'estiment, s'admirent et s'aiment, et ne se font grâce de rien, est un des sommets de ce livre passionnant.

L'affrontement de ces deux grands hommes est une affaire grandiose parce qu'ils ont la même envergure et entraînent toute l'Europe avec eux. C'est, en somme, un honneur pour Louis XIV que d'avoir eu pour ennemi n° 1 un stratège génial, le plus habile diplomate de son temps et de n'avoir rien cédé. On voit, à travers ce duel sans merci, grandir à la fois la gloire de Louis XIV et celle du prince Eugène. Il y a là une vue chevaleresque de l'Histoire qui tient au roi, à Eugène de Savoie et à l'auteur de ce grand livre, le général Béthouart.

JEAN ORIEUX.

INTRODUCTION

Evoquant la mort de Louis XIV, le prince Eugène de Savoie-Carignan, Premier ministre et généralissime du Saint Empire romain germanique (1), écrit : « Cela me fit le même effet qu'un vieux chêne déraciné et couché à terre par l'ouragan. »

Les Français retrouveront ces termes sous la plume d'André Malraux après la mort du général de Gaulle.

Eugène de Savoie-Carignan, né à Paris, a grandi dans l'ombre de la Cour de France et dans l'admiration de Louis XIV, ami d'enfance de sa mère, Olympe Mancini, nièce de Mazarin.

Dès son plus jeune âge il a la vocation militaire mais après la disgrâce de sa mère il se voit refuser à plusieurs reprises une place dans l'armée royale. Il jure de se venger de Louis XIV et cette vendetta héritée des origines siciliennes d'Olympe animera toute sa carrière.

Il passe alors au service du Saint Empire dont il deviendra le principal chef de guerre, homme d'Etat, diplomate et mécène au cours d'une carrière éblouissante.

Il y fait la guerre pendant 30 ans, le gouverne et main-

(1) Voir Annexe 1.

LE PRINCE EUGÈNE DE SAVOIE

tient la paix en Europe durant 20 ans, répand dans l'Empire l'amour des arts, des lettres et des sciences dont il a acquis le goût dans sa jeunesse puis, usé par l'âge, il doit encore faire face à une triste guerre qu'il n'a pas prévue.

Arrivé comme son grand-oncle Mazarin dans un pays étranger dont il ne parle pas la langue il en deviendra après l'Empereur l'homme le plus illustre et le plus puissant.

Les plus dures défaites subies par Louis XIV (1) lui ont été infligées par Eugène, avec ou sans Marlborough. C'est ce que la France ne pardonne pas à ce prince élevé en France et de culture française, et notre histoire comme notre littérature sont fort discrètes à son sujet.

En France il fut accusé de désertion, mais il n'était que de formation française et à son époque, où la notion de patrie commençait à peine à se former, on servait un souverain plutôt qu'un pays. Aussi les hommes de guerre changeaient-ils souvent de camp. On y a vu un Maurice de Saxe servant l'Empereur sous Eugène de Savoie avant de devenir maréchal de France et vainqueur à Fontenoy. On y a vu un Bonneval et un Langalerie, l'un et l'autre de vieille noblesse française, quitter le service de Louis XIV pour combattre dans les armées impériales, également sous Eugène, qu'ils quitteront ensuite l'un pour l'armée ottomane où il deviendra Bonneval Pacha, l'autre pour l'armée polonaise.

Si l'on étudie sans passion l'histoire de notre continent, on constate, qu'après la prédominance de l'empire mondial austro-espagnol et sa dislocation, sa forme moderne a été réalisée en grande partie par l'équilibre établi entre la France et l'Empire par deux hommes :

— Louis XIV qui a donné à la France ses frontières naturelles sur le Rhin et le Jura, l'a dégagée de l'étau austro-espagnol et a laissé à Louis XV une France qui en 20 ans de paix atteindra le sommet de sa taille, de sa force et de sa richesse ;

(1) La défaite de la flotte française à la Hougue en 1692 est le fait de l'Angleterre et des Provinces-Unies des Pays-Bas.

INTRODUCTION

— Eugène de Savoie qui par de prodigieuses victoires a éliminé le danger turc et les révoltes hongroises à l'Est ; contenu la poussée de Louis XIV à l'Ouest.

Dévoué au service des Habsbourg comme son père l'avait été à celui des Bourbons, Eugène de Savoie a sauvé l'Empire décadent et lui a rendu sa taille de grande puissance.

Il a défendu les Habsbourg contre les ambitions de ses futurs concurrents en prenant position dès 1700 contre la création du royaume de Prusse au bénéfice de l'Electeur de Brandebourg, Hohenzollern, et ne s'est décidé à entretenir des relations cordiales avec Frédéric-Guillaume qu'à la fin de sa vie, dans le vain espoir de le neutraliser.

Il a toujours été opposé aux conceptions de ces « Reicher », assez rares d'ailleurs, qui faisaient passer les intérêts de l'Empire avant ceux de l'Empereur, rêvaient déjà d'un empire allemand et traitaient Eugène d'« Autrichien ».

Ultérieurement l'unité allemande s'est créée autour des Hohenzollern aux dépens des Habsbourg que servait Eugène et dont l'Empire, beaucoup plus diversifié avec l'Autriche, la Hongrie, la Bohême, la Croatie, laissait présager le grand empire danubien dont la destruction en 1918 déséquilibrera l'Europe.

C'est donc par une fausse et tendancieuse interprétation de l'histoire que le maréchal von Blomberg a dit que le prince Eugène était un soldat du Reich, que Hitler a donné son nom à un cuirassé et à une division Waffen SS, puis a annexé l'Autriche à laquelle Eugène s'était consacré.

Son souvenir est entretenu avec dévotion dans tout ce qui reste de l'ancien empire des Habsbourg et sa statue reste jusqu'à présent debout à Budapest. Dans tous les pays de langue allemande il demeure encore aujourd'hui le paladin « der edle Ritter » (le noble chevalier), héros de la célèbre chanson composée en 1717 après la prise de Belgrade et que tous les écoliers ont apprise et chantée depuis.

La personnalité universelle de ce « philosophe guerrier » est fascinante. En France, elle est pratiquement inconnue. Aussi nous a-t-il paru nécessaire de sortir de l'histoire

LE PRINCE EUGÈNE DE SAVOIE

unilatérale et de consacrer un ouvrage à l'adversaire de Louis XIV. Sans porter atteinte à la mémoire du Roi-Soleil, nous croyons au contraire mettre en valeur son génie par celui de son principal adversaire.

Cet homme de guerre, diplomate et homme d'Etat, était aussi un philosophe ami de Leibniz, un poète ami de J.B. Rousseau, un constructeur de palais, chefs-d'œuvre de l'art baroque, un collectionneur de tableaux et d'objets d'art, le créateur d'une bibliothèque admirable que l'on peut encore voir à Vienne et dont cet infatigable lecteur avait choisi, lu ou feuilleté les 15 000 volumes.

La documentation sur le prince Eugène, sa vie et son action se trouve dans les archives d'Etat, sa correspondance et les Mémoires de ses contemporains. La plus grande partie des archives le concernant et sa correspondance se trouvent à Vienne. Les archives sont en allemand, sa correspondance privée en français et en italien.

Parmi les sources françaises, les archives du Quai d'Orsay montrent le point de vue du roi de France et les réactions de notre pays. Les Mémoires de l'époque sont assez abondants. Les plus importants sont ceux du maréchal de Villars, adversaire d'Eugène sur les champs de bataille mais aussi son interlocuteur dans les négociations et les ambassades qui restera ensuite son correspondant et son ami. Les lettres de la belle-sœur de Louis XIV, duchesse d'Orléans dite Liselotte, généralement écrites en allemand puisqu'elle était princesse palatine, sont trop souvent entachées comme les *Mémoires* de Saint-Simon d'une malveillance si systématique qu'elle fait douter de leur totale vérité.

Parmi les Mémoires en allemand il en est de fort précieux, mais ce n'est qu'au XIX^e siècle qu'on a commencé à exploiter scientifiquement toutes les archives et la première œuvre complète consacrée à la vie d'Eugène fut celle d'Arneth, parue en allemand en trois volumes en 1858.

L'ouvrage capital, fruit de 35 années d'études, est dû au professeur Max Braubach de l'université de Bonn qui a publié le premier de ses cinq volumes en 1963 pour le 300^e anniversaire de la naissance du prince Eugène. En 1963 également, a paru aux éditions Amalthea-

INTRODUCTION

Verlag à Vienne l'excellent : *Eugène de Savoie. Une conscience indépendante*, de Roland Krug von Nidda. Ces travaux font maintenant autorité ; toute la documentation connue y a été exploitée et il n'est pas possible d'écrire sur le prince Eugène sans les consulter. L'auteur du présent ouvrage n'y a pas manqué et tient à rendre hommage à leurs auteurs.

Aucune étude n'ayant été publiée dans notre pays sur Eugène de Savoie, ennemi de la France mais prestigieux ambassadeur de sa langue et de sa culture, il devait être présenté en français aux Français.

PREMIÈRE PARTIE

JEUNESSE ET FUGUE

INTRODUCTION

The first part of the book is devoted to a general survey of the history of the French language, from its origin in the Gaulish dialects to its present form. The second part is devoted to a study of the French language in its present form, and to a description of its grammar and syntax. The third part is devoted to a study of the French language in its present form, and to a description of its grammar and syntax. The fourth part is devoted to a study of the French language in its present form, and to a description of its grammar and syntax.

The fifth part is devoted to a study of the French language in its present form, and to a description of its grammar and syntax. The sixth part is devoted to a study of the French language in its present form, and to a description of its grammar and syntax. The seventh part is devoted to a study of the French language in its present form, and to a description of its grammar and syntax. The eighth part is devoted to a study of the French language in its present form, and to a description of its grammar and syntax.

The ninth part is devoted to a study of the French language in its present form, and to a description of its grammar and syntax. The tenth part is devoted to a study of the French language in its present form, and to a description of its grammar and syntax. The eleventh part is devoted to a study of the French language in its present form, and to a description of its grammar and syntax. The twelfth part is devoted to a study of the French language in its present form, and to a description of its grammar and syntax.

The thirteenth part is devoted to a study of the French language in its present form, and to a description of its grammar and syntax. The fourteenth part is devoted to a study of the French language in its present form, and to a description of its grammar and syntax. The fifteenth part is devoted to a study of the French language in its present form, and to a description of its grammar and syntax. The sixteenth part is devoted to a study of the French language in its present form, and to a description of its grammar and syntax.

The seventeenth part is devoted to a study of the French language in its present form, and to a description of its grammar and syntax. The eighteenth part is devoted to a study of the French language in its present form, and to a description of its grammar and syntax. The nineteenth part is devoted to a study of the French language in its present form, and to a description of its grammar and syntax. The twentieth part is devoted to a study of the French language in its present form, and to a description of its grammar and syntax.

PREMIÈRE PARTIE

JEUNESSE ET FUGUE

PREMIERE PARTIE

JEUNESSE ET FUGUE

L'enfance face aux grands, au luxe et aux mœurs dissolues

Cinquième fils d'un mariage conclu pour des raisons politiques dans le cadre de la lutte contre la Fronde, Eugène de Savoie est né à Paris le 18 octobre 1663 dans le faste de l'hôtel de Soissons.

A neuf ans, sa famille décide de son avenir. Son visage est disgracieux, son corps chétif : il entrera dans les ordres. Il est tonsuré et porte soutane.

Révolté par cette décision il se tait mais rêve.

A la dérobée il aperçoit le jeune et beau roi de France qui vient rendre visite à sa mère ou assister à une de ces fêtes qu'elle organise si bien. Il est fasciné. Il admire les magnifiques soldats de l'escorte. Il se sent attiré par cette armée royale, la première du monde. Au diable la soutane, il sera soldat mais n'en dit rien.

Comme ses quatre frères plus âgés dont il est le souffredouleur, il joue avec les laquais et les soubrettes.

Sa mère, intendante de la reine, ne s'occupe pas de ses enfants. Elle ne vient à l'hôtel de Soissons que pour y recevoir le roi et une vaste société portant les plus grands noms.

LE PRINCE EUGÈNE DE SAVOIE

Rapidement, après que les relations d'Olympe avec le roi se seront refroidies et espacées, l'hôtel de Soissons deviendra un centre d'intrigues, de jeu, de licence morale et de magie.

Tout ce qu'Eugène y voit et entend le marquera pour la vie. Il en retirera une ambition à la mesure de ses humiliations, un caractère froid, secret, grâce auquel il échappera aux influences qui lui déplaisent, un sentiment profondément humain car il a souffert, une volonté de fer tendue vers les buts qu'il veut atteindre.

Le luxe et la beauté du cadre qui l'entoure, la renommée des hommes illustres qu'il peut apercevoir entre deux portes lui donnent le goût des arts, des lettres et de la culture.

Il est fier de son ascendance illustre : il veut en être digne et fait des rêves de gloire.

Avant d'évoquer plus largement ces années qui ont exercé une telle influence sur la vie d'Eugène, il est nécessaire de les placer dans leur cadre historique en rappelant la situation de la France avant et pendant son enfance, en précisant les origines de sa famille paternelle, celles de sa mère Olympe Mancini, nièce de Mazarin, dont le comportement fut pour elle et les siens la cause de tant d'aventures et de déboires et pour Eugène celle de sa fuite hors de France et de sa fantastique carrière.

Il est nécessaire enfin de placer ces années dans leur cadre matériel, l'hôtel de Soissons.

Le cadre politique et les nièces de Mazarin

1648. Les traités de Westphalie ont mis fin à la guerre de Trente Ans. Le Saint Empire romain germanique n'est plus qu'une façade prestigieuse sans pouvoir réel (1). La Suède est l'alliée de la France. L'Angleterre est en pleine guerre civile : le roi Charles I^{er} Stuart est décapité en janvier 1649 et Guillaume d'Orange, farouche ennemi de la France, ne montera sur le trône de Londres qu'en 1689. L'Espagne est en guerre contre la France, mais seule.

Dégagée de l'étreinte de l'Empire mondial austro-

(1) Voir Annexe 1.

espagnol et flamand de Charles Quint, la France règne sur les terres d'Empire de son territoire : Bourgogne, Provence, etc. Elle va pouvoir continuer sa progression jusqu'au Rhin. Puissance la plus peuplée, la plus forte et la plus riche d'Europe elle en est l'arbitre. Son jeune roi Louis XIV n'a que 10 ans et Mazarin règne en maître. Ses relations plus qu'amicales avec la reine mère Anne d'Autriche semblent lui donner toute garantie de puissance et pourtant il est menacé.

Après la Ligue, vaincue par Richelieu, la conjuration des princes du sang, d'une partie de la haute aristocratie et de la population se dresse contre Mazarin, son élève et successeur, dénonce ce gouvernement de deux étrangers (le second étant la reine mère), tourne en ridicule ce cardinal aventurier « sorti d'on ne sait où ». C'est la Fronde. Les « Mazarinades » font rage, féroces. Le chapeau de cardinal placé sur sa tête par Louis XIII à la suite d'une mission délicate dont il avait été chargé à la cour de Savoie ne protège pas Mazarin après la mort du roi. Il gouverne certes avec autorité mais il est âprement combattu à l'intérieur du royaume. Or c'est précisément à cette époque que l'on apprend l'arrivée fastueuse de trois de ses nièces : Laure et Olympe Mancini âgées de 11 et 9 ans et Anne-Marie Martinozzi âgée de 10 ans, les premières « Mazarinettes ». Elles sont destinées à désarmer les principaux « frondeurs » en les épousant.

La marquise de Sénéce, gouvernante de Louis XIV, est allée les chercher en Italie et les a amenées à Marseille à bord d'une galère enrubannée.

Les nièces sont présentées à la Reine qui s'intéresse à elles et les installe au Louvre où elles sont les compagnes de jeux du jeune Louis XIV et de son frère Philippe. On leur donne des leçons de maintien et on leur apprend à tenir le rang de princesses auquel le cardinal les destine.

Pourtant l'émeute éclate. Le palais de Mazarin est pillé et détruit, sa merveilleuse bibliothèque vendue à l'encan. Il est contraint de s'exiler et emmène avec lui ses trois nièces au château de Brühl où il est l'hôte de l'archevêque électeur de Cologne.

La reine régente est obligée, bien contre son gré, de condamner publiquement le cardinal qui, malgré cela,

LE PRINCE EUGÈNE DE SAVOIE

continue à gouverner de loin car son autorité est telle que les Frondeurs commencent bientôt à évoluer, à mesurer les risques et les avantages, si bien que le duc de Mercœur, petit-fils d'Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, fait le voyage de Brühl pour demander la main de Laure Mancini qu'il épouse dans un château des environs en juillet 1651.

Un an plus tard Mazarin rentre en France à la tête de 6 000 hommes. Turenne s'est rallié à lui, mais il y a eu combat et Paolo Mancini, neveu du cardinal, est tué aux portes de Paris.

Avant même son retour, Mazarin avait renvoyé la marquise de Sénéce à Rome pour en ramener ses autres nièces : trois Martinozzi et une Mancini avec leurs mères. Elles sont déjà à Paris quand le cardinal y fait sa rentrée solennelle en février 1653. C'est la fin de la Fronde qui a duré cinq ans. En même temps la politique des mariages continue. Elle consolidera la victoire.

En 1654 Anne-Marie Martinozzi épouse le prince de Conti. Leur fils Armand sera l'ami d'Eugène et épousera Mlle de Blois, fille naturelle de Louis XIV et de Mlle de La Vallière.

En 1655 sera célébré le mariage de Laure, sœur d'Anne-Marie, avec le prince régnant de Modène.

Quant à Olympe, la plus ambitieuse, elle tente la conquête de Louis XIV. Leurs relations sont de plus en plus étroites. Ils se voient chaque jour, répètent chez Mazarin comédies et ballets. Louis XIV hésite à monter sur la scène : il a le trac, mais Olympe l'encourage. On applaudit. Leur amour s'étale au grand jour. On commence à parler mariage. La reine Marie-Christine de Suède séjournant à la Cour dit qu'il faut marier « ces enfants ».

Une belle nuit Louis XIV, à 17 ans, est « initié » par Mme de Beauvais. Olympe en est d'autant plus désespérée que sa jeune sœur Marie récemment arrivée a été remarquée par le roi qui en tombe follement amoureux et lui propose sérieusement de l'épouser.

En 1670, Racine, évoquant dans *Bérénice* le souvenir de cet amour, mettra dans la bouche de Titus ces vers que Louis XIV aurait pu prononcer :

« Plus ardent mille fois que tu ne peux penser,
 « Paulin. Je me suis fait un plaisir nécessaire
 « De la voir chaque jour, de l'aimer, de lui plaire. »

Si ambitieux que Mazarin ait été pour ses nièces, il s'oppose à une mésalliance du roi avec Marie au nom des intérêts supérieurs de la couronne. Aidé par Olympe violemment jalouse de sa sœur il précipite le projet de mariage espagnol avec Marie-Thérèse et fait le siège de Louis XIV qui finit par céder devant les raisons politiques et par renoncer à un mariage qui aurait pu compromettre l'avenir de son règne.

Marie abandonnée par Louis XIV échoit au connétable romain Colonna en service à la cour d'Espagne.

Quant à Olympe, ulcérée, elle se résout à épouser Eugène-Maurice de Savoie-Carignan qu'elle avait jusqu'alors refusé. Il est cousin du prince régnant de Savoie Charles-Emmanuel II et fils de Marie de Bourbon-Soissons (1). Cette dernière avait hérité l'hôtel de Soissons de son père Charles et épousé en 1625 Thomas-François de Savoie, chef de la branche cadette, dite Carignan. Elle en eut quatre enfants dont trois fils, mais ne voyait pas sans dépit s'éteindre la branche Soissons puisque son père n'avait pas laissé d'héritier mâle. Seul le roi de France, chef de la Maison de Bourbon, pourrait par dérogation à la loi salique autoriser un de ses fils à recueillir la succession du nom, du titre et des biens de Soissons.

Or son mari Thomas avait combattu en Flandre dans les rangs espagnols et ses biens avaient été confisqués. Très certainement sous l'influence de sa femme il se réconcilie avec la cour de France, prend du service dans l'armée royale et combat contre les Espagnols à partir de 1642. Il meurt en 1656 laissant à son fils aîné Emmanuel-Philibert, né sourd-muet et fixé à Turin, le titre de prince de Carignan. Marie s'occupe aussitôt de la succession Soissons en faveur de son dernier fils Eugène-Maurice, né le 3 mai 1635. C'est avec l'arrière-pensée de faire régler cette succession par Mazarin qu'elle prend parti contre la Fronde, se déclare ouvertement en faveur du cardinal et assiste à sa rentrée solennelle à Paris.

(1) Branche cadette des Bourbons.

LE PRINCE EUGÈNE DE SAVOIE

Dès la mort de son mari elle se livre à un véritable marchandage : Eugène-Maurice héritera le nom et le titre de comte de Soissons, deviendra de ce fait prince du sang et en contrepartie épousera une nièce de Mazarin, Olympe. Au nom du roi le cardinal accepte. Le grand Turenne fait lui-même les présentations et le mariage a lieu au Louvre le 21 février 1657.

Louis XIV, bien que marié, reste l'ami intime d'Olympe et cette amitié ne sera pas sans profit. Son mari Eugène-Maurice est élevé à la dignité et au commandement de colonel-général des gardes suisses et grisons. Il reçoit en outre le gouvernement de Champagne, et Olympe, devenue princesse du sang par son mariage, est nommée surintendante de la Maison de la reine Marie-Thérèse, poste considérable.

Le ménage installé à l'hôtel de Soissons y aura huit enfants dont cinq fils : le cinquième est Eugène de Savoie.

1661. Avant de mourir Mazarin peut s'enorgueillir de la justesse de ses calculs. Il a placé sa famille au sommet du royaume, alliée aux plus grands noms. Certes son neveu Paolo a été tué au retour de Brühl et Laure Mancini, duchesse de Merceœur, meurt à 21 ans après avoir donné le jour au futur Vendôme (1), mais Philippe Mancini sera fait duc de Nevers sans motif apparent et Hortense Mancini épouse en 1661 Charles-Armand de La Meilleraye qui sera fait duc de Mazarin.

Enfin, un an après la mort du cardinal, le roi et la reine assistent en l'hôtel de Soissons au mariage de Marie-Anne Mancini avec Maurice de La Tour d'Auvergne, duc de Bouillon.

L'hôtel de Soissons

Le Parisien amoureux de sa ville a le regard attiré dans la rue de Viarmes, entre l'actuelle rue du Louvre et les anciennes Halles de Paris, par une haute tour. Elle marque l'emplacement qu'occupait l'hôtel de Soissons. Reconstituit pour Catherine de Médicis par le fameux archi-

(1) Arrière-petit-fils du grand Vendôme, fils d'Henri IV et de Gabrielle d'Estrées.

tecte Bullant, précurseur de Mansart, la tour, ancien observatoire de Ruggieri, son astronome, en reste le seul vestige. On lit encore à sa base sur une plaque de marbre noir une inscription en latin qui porte le nom de Bullant, la date de la construction de l'hôtel de Soissons : 1572 — l'année de la Saint-Barthélemy — et celle de sa destruction en 1762. Aux deux tiers de la tour on retrouve l'insigne que portent tous les bâtiments habités par Catherine, ces fameux C et H si curieusement assemblés qu'on peut y trouver également le D de Diane de Poitiers.

Edifié dans le style de la fin de la Renaissance, entouré de jardins à la française, de bassins et de jets d'eau, l'hôtel de Soissons est l'un des plus beaux du Paris de cette époque. Marie de Bourbon en est propriétaire et y habite avec sa fille aînée Louise-Christine, épouse du margrave de Bade Ferdinand-Maximilien. Leur fils Louis-Guillaume y est né en 1655, 8 ans avant son cousin Eugène. Le ménage ne s'entend pas, le margrave emmène son fils en Bade et nous reparlerons de lui.

Après leur mariage Olympe et Eugène-Maurice s'installent à l'hôtel de Soissons, mais le prince qui a un commandement dans l'armée royale est la plupart du temps en campagne. Il se distingue à la bataille des Dunes où il est blessé et après le traité des Pyrénées est nommé lieutenant-général. Très apprécié par Louis XIV il est promis au plus bel avenir. Pendant ses séjours à Paris il vit dans l'ombre d'Olympe.

En 1660 à Saint-Jean-de-Luz il assiste avec Olympe au mariage de Louis XIV et est placé devant tous les ducs et maréchaux. Il se rend ensuite à Londres, envoyé par le roi pour demander à Charles II d'Angleterre la main de sa fille Henriette pour son frère Philippe.

Aussi autoritaire et jalouse de ses prérogatives et de son rang que fut sa belle-mère, Olympe ne tarde pas à être l'animatrice de l'hôtel de Soissons.

D'origine sicilienne par son grand-père Mazzarini, père de Mazarin, née Mancini, d'une bonne famille de Rome, Olympe a été l'amie intime du jeune roi et en a conçu une ambition sans bornes.

Malgré l'échec du mariage royal auquel elle rêvait elle se croit tout permis et applique à son ambition et à son

LE PRINCE EUGÈNE DE SAVOIE

immense orgueil l'esprit d'intrigue qui est le fond de sa nature. Elle dépense des fortunes pour ses toilettes, ses bijoux, ses plaisirs et le jeu, reçoit avec magnificence dans ses salons où elle s'entoure de petits chiens et d'oiseaux rares, a le génie de l'organisation de fêtes auxquelles se presse l'aristocratie la plus titrée de Paris. A l'hôtel de Soissons on représente des comédies où chacun, le roi compris, a son rôle. On y donne des ballets et l'on y joue beaucoup et gros jeu.

Olympe a le goût de l'alchimie et des sciences occultes, aussi a-t-elle constitué un vaste laboratoire dans l'aile du palais qui communique avec l'observatoire de Ruggieri. Elle y fabrique des fards, des onguents et des philtres d'amour. Cette dernière activité la fait vite accuser de sorcellerie par les nombreux ennemis que lui crée sa hautaine arrogance.

De ses sept enfants livrés à leurs précepteurs et aux domestiques, elle ne s'occupe guère sauf quand ils sont malades comme Emmanuel et Eugène.

Louis XIV restera longtemps assidu auprès d'elle malgré le souvenir de Marie et son mariage. Il aime son esprit, sa gaieté, son goût et son talent d'organisatrice de fêtes. On a parlé de liaison. Le moins qu'on puisse dire est qu'ils en donnent toutes les apparences. Elle a tout fait pour le garder. Devenue surintendante de la reine Marie-Thérèse, Olympe a ses entrées à la Cour mais elle semble vouloir faire de l'hôtel de Soissons une deuxième cour fréquentée assidûment par Louis XIV.

En vain les Condé et bien d'autres grands seigneurs sont exaspérés de voir cette « petite Italienne » se faire appeler « Madame la Comtesse » — qui est d'ailleurs son titre officiel — comme Condé est appelé « Monsieur le Prince ».

Malgré cela, la situation d'Olympe se maintient à son plus haut niveau. Louis XIV prend le pouvoir à la mort de Mazarin et Olympe dispose comme surintendante d'un appartement luxueux aux Tuileries où elle reçoit. Elle a aussi une maison à Chaillot, mais revient souvent à l'hôtel de Soissons.

Dès son mariage avec Philippe d'Orléans, frère du roi, Henriette d'Angleterre se lie d'amitié avec Olympe. Hen-

riette s'affiche avec le comte de Guiche et Olympe avec le marquis de Vardes. Autour d'elles tout n'est que cour d'amour et centre d'intrigues. Tous les potins leur arrivent, mais aussi les secrets d'Etat. La liaison de Louis XIV avec Mlle de La Vallière les inquiétant, le marquis de Vardes, amant d'Olympe, a l'idée de fabriquer une fausse lettre du roi Philippe d'Espagne à sa fille la reine Marie-Thérèse pour la prévenir de son infortune.

Le roi mis au courant réagit brutalement et envoie le comte de Soissons et sa femme résider dans leur gouvernement de Champagne. C'est en 1666. L'exil dure peu et bientôt — probablement à la demande de leur ami Colbert — ils sont autorisés à rentrer à Paris où Olympe recommence à intriguer. Elle prend des airs dédaigneux à l'égard de personnalités importantes, entre en conflit d'attributions avec Mme de Navailles, dame d'honneur de la reine, se brouille avec Henriette qui a dénoncé le marquis de Vardes.

La marquise de Montespan qui a succédé à Mlle de La Vallière dans le cœur du roi est naturellement fort mécontente de l'importance que se donne Olympe et de ses relations passées et présentes avec Louis XIV. Elle désire surtout lui enlever la place de surintendante pour se la faire attribuer. Elle commence par la flatter, lui fait des cadeaux somptueux. Louvois soutient la Montespan car il déteste Olympe depuis qu'elle lui a refusé la main de sa fille pour son fils qu'elle jugeait de trop modeste extraction. Finalement la Marquise brusque les choses et demande la place.

La guerre est ouverte entre les deux femmes. Olympe cependant continue à mener son train de vie exagérément dispendieux. Quand on pense que quelques années auparavant Louis XIV choqué par le luxe dans lequel vivait en son château de Vaux Fouquet, surintendant des Finances, l'avait fait arrêter et enfermer dans la forteresse de Pignerol où il mourut, il n'est pas interdit de supposer que le faste affiché par Olympe à l'hôtel de Soissons ait pu provoquer chez le roi une réaction analogue qui expliquerait en partie sa future sévérité à l'égard de son ancienne amie.

Pendant ce temps le comte de Soissons, malgré quel-

LE PRINCE EUGÈNE DE SAVOIE

ques scènes orageuses continue à montrer beaucoup d'indulgence devant les extravagances et les infidélités de sa femme.

D'ailleurs il est souvent en guerre. Il y joue un rôle de plus en plus important et lorsque, en 1672, la guerre prenant toujours plus d'ampleur s'étend à la Hollande, Eugène-Maurice est le seul officier général à avertir le roi que cette campagne n'aura rien d'une guerre-éclair mais sera de longue durée. Tous les autres : Turenne, Condé, Vauban, le maréchal de Luxembourg sont d'un avis différent. Le roi écoute de préférence celui du comte de Soissons (1) qui commande alors un corps de 20 000 Suisses et de 10 000 Allemands et Italiens. C'est pour lui, en toute vraisemblance, le bâton de maréchal de France, à la fin de la campagne, mais à peine s'est-il hissé au premier rang des généraux qu'il meurt. Il a suivi le roi pendant l'hiver à Paris, a rejoint son armée au printemps 1673 à Soest en Westphalie quand un jour de mai il se plaint soudain d'une forte fièvre. Les médecins ne parviennent ni à prononcer un diagnostic ni à prescrire une thérapeutique. Son état restant stationnaire il se rend à Wesel pour y faire une cure mais en route, à Unna, il a une nouvelle crise, fait arrêter le carrosse et meurt le 7 juin au matin à l'âge de 38 ans.

Le roi, peiné et stupéfié par une mort aussi brutale, ordonne une enquête. On apprend alors que peu de temps avant de mourir le général avait exprimé le soupçon d'avoir été empoisonné. Une autopsie est alors prescrite qui conclut à la mort par destruction des organes internes et abcès situé à l'entrée de la vessie, ayant provoqué une crise d'urémie. L'hypothèse du crime est ainsi exclue, cependant les nombreux ennemis d'Olympe ne se privèrent pas de l'accuser d'avoir empoisonné son mari.

Informée de sa maladie, Olympe affolée décida de se rendre immédiatement auprès d'Eugène-Maurice. Elle était en route vers la Westphalie quand elle apprit sa mort par le duc de Bouillon son beau-frère qui lui conseilla, ainsi que M. de Saint-Maurice, envoyé diplomatique du

(1) Confirmé par le rapport de Saint-Maurice, ambassadeur du duc de Savoie auprès de Louis XIV (Braubach, t. I, p. 273, notes 71 et 73).

duc de Savoie à Paris, de se rendre aussitôt auprès du roi au camp de Visé près de Liège pour solliciter le transfert à ses enfants des charges civiles et militaires détenues par le défunt. Dans ce but elle part avec ses deux fils aînés, Louis-Thomas, nouveau comte de Soissons alors âgé de 15 ans et Philippe, chevalier de Savoie. Elle est rejointe chez Louis XIV par sa belle-mère, princesse de Carignan, et sa belle-sœur Louise-Christine, margravine de Bade.

Olympe a beaucoup à se faire pardonner. Elle s'était au cours du dernier carnaval affichée avec des gentilshommes anglais à un bal masqué alors que l'Angleterre s'était alliée à la Hollande à la suite de l'attaque française contre les Pays-Bas. Louis XIV en avait été très irrité comme il l'avait été par le train de vie fastueux de son ancienne amie.

Néanmoins un véritable conseil de famille se tient en présence de sa belle-mère et de ses deux fils. Elle est soutenue par Philippe, frère du roi, le ministre Pomponne, le marquis de Saint-Maurice. L'attitude de sa belle-sœur Louise, margravine de Bade, est hostile, celle de Louvois incertaine.

Le roi entre suivi de Mme de Montespan. Olympe se jette à ses pieds en larmes.

— « Que faites-vous, Madame ? » Il la prend par la main et la relève.

— « N'ai-je plus le droit de vous demander pardon, Sire ? J'ai commis des fautes, certes, mais je vous adjure de ne pas vous venger sur mes fils. »

Le roi lui répond qu'elle a beaucoup d'esprit et de grandes aptitudes mais qu'elle devrait les employer de manière plus profitable.

« Donnez-lui-en l'occasion, intervient Philippe. Regardez ces superbes garçons. »

Madame de Carignan s'interpose encore en évoquant les services rendus au roi par son fils, mais le conseil est fini. Le roi sort ainsi que Madame de Montespan qui sourit méchamment (1), l'affaire est en effet réglée. Le gouvernement de Champagne ira à Vivonne, frère de la

(1) Voir lettres du marquis de Saint-Maurice sur la cour de Louis XIV publiées par L. Lemoine, 1910 ; cf. tome I, p. 562.

LE PRINCE EUGÈNE DE SAVOIE

favorite, et celle de colonel-général des gardes suisses et grisons à son fils Louis âgé de 3 ans qui sera légitimé sous le nom de duc du Maine.

Seul le filleul de Louis XIV, Louis-Thomas, obtiendra la succession de son père à la tête du régiment de Soissons.

Un cortège funèbre conduit la dépouille mortelle du comte de Soissons à la Chartreuse de Gaullois où a lieu un service solennel suivi de l'inhumation dans le magnifique mausolée de la maison de Soissons.

A partir de cette époque Louis XIV ne s'occupera plus des enfants de Soissons sauf de son filleul Louis-Thomas dont il soutiendra — assez mollement il est vrai — la candidature au trône de Pologne devenu vacant en 1673 dans le cas où celle de Sobieski pour qui il avait dépensé des sommes considérables n'aboutirait pas.

Pourtant les relations ne sont pas rompues entre Louis XIV et Olympe et en 1678 il l'envoie à Turin pour tenter de réparer les maladroites politiques de son second fils le chevalier de Savoie. Olympe est reçue avec éclat, de grandes fêtes sont données en son honneur.

L'année suivante, en avril 1679, le roi excédé par ses intrigues répétées lui fait dire par Colbert de démissionner de son poste de surintendante de la reine. En échange il augmente sa pension, lui fait remettre une grosse somme d'argent et se considère ainsi comme délié de toute obligation envers elle et sa famille.

L'Affaire des poisons et l'exil

Entre 1670 et 1680 un certain nombre de morts suspectes se produisent dans de grandes familles. C'est l'Affaire des poisons : la Voisin est arrêtée. Elle avoue avoir reçu les visites de personnalités importantes dont celles de la marquise d'Alluye et d'Olympe que, d'autre part, sa réputation d'alchimiste et l'activité qu'elle déploie dans son laboratoire auraient suffi à rendre suspecte.

C'est devant la « Chambre ardente » (1) constituée pour

(1) La Chambre ardente siégea pour cette affaire à l'Arsenal pendant deux ans et demi. 442 personnes y furent entendues ; 36 dont la Voisin furent exécutées sur le bûcher, plusieurs dont Mme de Dreux incarcérées et d'autres embastillées comme le maréchal de Luxembourg.

instruire l'affaire que la Voisin, principale accusée, déclare que parmi ses visiteurs Mme de Montespan lui a demandé un jour un philtre d'amour destiné à Louis XIV et la comtesse de Soissons un poison pour son mari.

Cette dernière accusation contredite par le résultat de l'autopsie n'est même pas vraisemblable en raison des nombreux avantages que cette mort fit perdre à Olympe, mais elle sera pourtant reprise ultérieurement par des mémorialistes tels que Bussy-Rabutin et Saint-Simon, alors qu'il ressort des lettres de Mme de Sévigné et de Liselotte duchesse d'Orléans que dans les cercles qui connaissaient bien Olympe on ne la croyait pas capable d'un tel crime. Même la princesse de Carignan, sa belle-mère qui pourtant ne l'aimait guère, envoya un « Placet au roi » pour « protester contre la monstruosité de cette accusation ».

Quoi qu'il en soit, le roi a été aussitôt prévenu par Louvois des déclarations faites par la Voisin et des lourdes charges qui, à son avis, pèsent sur Olympe. Le 23 janvier 1680 il signe un ordre d'arrestation contre elle, la marquise d'Alluye et la maréchale de La Ferté. Cet ordre n'est pas immédiatement exécuté et Olympe continue à recevoir. Sa maison est pleine d'invités, quand son beau-frère le duc de Bouillon arrive, l'entraîne à l'écart et lui déclare qu'elle va être arrêtée et qu'elle doit choisir entre l'exil et la Bastille. Prise de panique elle quitte précipitamment ses invités stupéfaits, assemble et fait emballer tout ce qu'elle peut emporter (bijoux, toilettes et tout l'argent liquide évalué à 300 000 écus d'or), fait atteler son carrosse et s'enfuit avec son amie la marquise d'Alluye.

Dans une de ses lettres Mme de Sévigné raconte toute la scène. Olympe prend la route de Bruxelles précédée sans le savoir par un capitaine que Louvois a chargé d'ameuter les populations contre elle. Les auberges lui refusent le gîte et le couvert, la population l'abreuve d'injures, la traitant de sorcière ou d'empoisonneuse. Elle doit même parfois coucher sur la paille. Namur et Anvers lui refusent l'entrée de leur ville. A Bruxelles il lui faut rechercher abri chez les béguines pour se soustraire à une foule menaçante. Finalement le comte de Monterrey, gouverneur des Pays-Bas espagnols, la prend sous sa protection personnelle.

LE PRINCE EUGÈNE DE SAVOIE

On s'est demandé les raisons de la fuite éperdue d'Olympe qui faisait douter de son innocence, car en la prouvant elle aurait pu, comme sa sœur la duchesse de Bouillon, se présenter devant la Chambre ardente et, comme elle, être blanchie de toute accusation. Il est certain que les ennemis qu'elle s'est créés se sont ingéniés à la terroriser et c'est à juste titre qu'elle craint la vengeance de la Montespan et surtout de Louvois.

La nuit de son départ, répondant à la marquise d'Alluye et au duc de Villeroy qui tentent de la retenir, elle aurait rétorqué : « Louvois a eu le pouvoir de me faire accuser, il dispose de faux témoins. S'il lui a été possible d'obtenir un décret d'arrestation à l'encontre d'une personnalité comme la mienne, il sera aussi bien en mesure en parachevant son intention criminelle, de me conduire à l'échafaud ou pour le moins en prison. » (1)

Louis XIV en la laissant s'évader a un geste d'indulgence mais n'en conserve pas moins un doute sur son innocence. Il semble surtout qu'il ait été excédé par son luxe, ses intrigues continuelles et qu'il en ait conçu de l'aversion contre toute la maison de Soissons.

Alors qu'il a autorisé rapidement le retour de la marquise d'Alluye, il ne permettra jamais celui d'Olympe. Elle ne cessa jamais de solliciter sa réhabilitation, sa réintégration dans ses droits en France tout en continuant d'intriguer contre Louis XIV (2).

On trouve la même confusion d'activités dans les rapports qu'elle entretient avec l'Empereur en faveur de ses fils, avec la Hollande et l'Italie, puis avec l'Angleterre et l'Espagne où ses sœurs Hortense, duchesse de Mazarin, et Marie Colonna ont séjourné et se sont fixées.

Olympe se rendait indésirable et insupportable dans tous les pays où elle résidait. Elle y excitait l'opinion contre Louis XIV. Aussi n'a-t-elle jamais remis les pieds en France.

(1) Cité par Braubach sans indication de sources.

(2) Cf. de Sourches, *Mémoires sur le règne de Louis XIV*, t. V, pp. 134-230, et Saint-Simon, t. XVI, p. 430.

JEUNESSE ET FUGUE

L'enfance d'Eugène et de ses frères et sœurs à l'hôtel de Soissons

C'est à l'hôtel de Soissons dans cette atmosphère de luxe et de licence que naissent et grandissent les enfants. Ils sont huit : cinq garçons et trois filles dont l'une n'a pas vécu.

L'aîné des fils, Louis-Thomas, filleul de Louis XIV et de la reine mère, est l'héritier possible du trône de Savoie au cas où le jeune prince régnant Victor-Amédée ne vivrait pas et où l'oncle sourd-muet resterait célibataire, ce qui était possible. Il a été particulièrement bien traité par son parrain qui eût été heureux de voir accéder au trône de Turin un filleul qu'il pourrait manœuvrer à sa guise et en tout cas maintenir dans son orbite. Il lui conserve la propriété du régiment de Soissons et lui donne une pension confortable jusqu'au jour où, chargé de signifier à son oncle Philibert l'opposition du roi à son mariage avec une princesse non française, la princesse d'Este, Thomas échoue dans sa mission. Dans la suite il épouse Uranie de la Cropte Beauvais, fille de l'écuyer du prince de Condé, ce qui est considéré comme une mésalliance et il ne tarde pas à tomber en disgrâce.

Le second, Philippe, filleul du duc d'Orléans, est d'abord destiné à l'Eglise mais ayant à Londres tué en duel le fils de l'ambassadeur de Suède, il en est chassé. Il combat alors les Turcs dans l'armée vénitienne. Rentré en France sous le nom de chevalier de Savoie il meurt à Paris en 1696.

Le troisième, Louis-Jules, également chevalier de Savoie vit à Turin chez son oncle sourd-muet, Emmanuel-Philibert, qui le destine à la carrière militaire, lui fait obtenir un régiment de dragons de l'armée impériale à la tête duquel il est tué en 1683.

Le quatrième, Emmanuel, meurt à 14 ans.

Le dernier, Eugène, dont la remarquable destinée fait l'objet de cet ouvrage, portera le nom officiel de chevalier de Carignan.

Des deux filles, l'aînée, Marie-Jeanne, mourra à Lausanne en 1705 après une vie dissolue.

LE PRINCE EUGÈNE DE SAVOIE

Sa sœur retirée à Turin dans un couvent y mourra en 1722.

Le marquis de Saint-Maurice, ambassadeur de Savoie auprès du roi de France, a été chargé par son souverain de le renseigner sur l'éducation que reçoivent ces enfants de la maison de Savoie. Voici ce qu'il en pense d'après une de ses lettres datée de septembre 1673 (1) : « ... Ils « se perdent absolument à l'hôtel de Soissons ; ils y sont « tout le jour avec les femmes de chambre et des valets « à jouer et à folâtrer. Ils n'en sortent jamais pour aller « faire la cour au Roi, à Monsieur le Dauphin ; ils ne font « aucune visite, ne fréquentent pas des gens de qualité, « ne confèrent avec aucun homme d'esprit, mais escro- « quent le tiers et le quart et se battent ensemble. Que si « leur gouverneur veut les châtier, les femmes de chambre « qui gouvernent les princesses le leur vont dire ; elles « maltraitent ledit gouverneur qui n'ose plus dire mot à « ces princes, ce qui est un grand dommage, car ils ont « de l'esprit et de la gentillesse et ne manquent pas de « bonnes inclinations quand on ose leur remontrer leurs « manquements. »

Ainsi livrés à eux-mêmes ils sont au courant de tout : des potins qui courent, des liaisons qui se nouent et se dénouent, des scènes perverses qu'ils peuvent observer et qui les incitent à en organiser entre eux.

Leur moralité est en effet sujette à caution et un rapport est remis à Louis XIV au sujet d'une partie entre garçons dans laquelle Eugène aurait joué le rôle équivoque d'un travesti. Or le roi détestait ces mœurs, bien qu'elles fussent celles de son frère. C'est un des éléments et non le moindre qui furent mis en avant pour expliquer le changement d'attitude de Louis XIV envers la famille de Soissons-Mazarin.

Laid et chétif, Eugène subit les moqueries de ses aînés et de leurs amis qui l'appellent « Nez-Camus » car il n'a presque pas de nez et l'on ne voit que deux affreux trous noirs à la place des narines. Il garde la bouche ouverte et les lèvres pendantes. En revanche les yeux sont beaux, pétillants d'intelligence. Liselotte dit même qu'ils sont

(1) Cf. Lettres de Saint-Maurice publiées par L. Lemoine, 2 tomes 1910, t. II, pp. 602-603.

fascinants, ce qui explique le charme et l'attrance qui lui valurent tant d'amitiés et de dévouements.

En raison de sa constitution fragile et de son physique ingrat, sa famille a décidé qu'il entrerait dans les ordres et dès l'âge de 8 ans, il est tonsuré et porte la soutane. S'il est près de sa mère quand le roi vient la voir elle le chasse de la vue de Louis XIV qui, le premier, l'appela « le petit abbé ».

Ce surnom et la décision familiale de le destiner à l'Eglise exaspèrent Eugène qui a la vocation militaire. Il a une admiration sans bornes pour Louis XIV qu'il observe en cachette lors de ses visites à l'hôtel de Soissons et qui représente pour lui l'idéal du souverain et du chef de guerre.

En 1676 ses trois frères aînés quittent l'hôtel de Soissons. Thomas rejoint son régiment, Philippe part pour Turin, Louis-Jules entre dans une école militaire de Savoie. Quant à Emmanuel, âgé de 14 ans, chétif comme lui, il tombe malade et meurt. Eugène a suivi ses derniers moments avec désespoir, il redoute de subir le même sort, en tombe malade et y échappe de peu. Sa mère, déjà frappée par la fin d'Emmanuel, l'entoure de tendresse. Ce sentiment merveilleux si nouveau pour lui crée un lien particulier entre eux et malgré les longues séparations, malgré les fautes d'Olympe et contrairement à ce qu'ont pu écrire certains historiens, Eugène conservera toujours pour sa mère une affection réelle, fidèle mais cachée comme tous ses sentiments.

Quant à Olympe, après les déceptions que lui ont occasionnées ses autres fils, elle a découvert Eugène, sentant et discernant ses qualités. Elle le suivra ensuite dans sa carrière comme si elle avait compris qu'il serait le seul de ses fils à pouvoir illustrer la famille. Dans ce but — et je crois aussi par affection — elle s'intéressera davantage à son instruction tout au moins jusqu'à son exil. Plus tard elle interviendra pour lui et c'est grâce à ses démarches que l'empereur Léopold le prendra sous sa protection et l'acceptera dans son armée.

Eugène sans ses frères ne fréquente guère ses sœurs mais se lie avec son cousin Armand de Conti ainsi qu'avec Commercy.

Il a treize ans quand il relève de maladie. Son précep-

LE PRINCE EUGÈNE DE SAVOIE

teur nommé Sauveur, ami de Vauban, lui enseigne les matières prescrites par son programme : théologie, français, latin, italien, favorise son goût pour l'histoire, la stratégie, les sciences militaires et les mathématiques mais refusera toujours de lui enseigner les sciences politiques. A 20 ans Eugène saura déjà par cet ami de Vauban comment on défend et attaque une forteresse.

Lisant énormément il acquiert dans les domaines de l'histoire, de la politique et de l'art militaire des connaissances qui dénotent chez lui une extrême précocité.

Pour faire un bon soldat il s'endurcit à la fatigue et discipline son faible corps qu'il entraîne avec une volonté farouche. Il devient bon cavalier.

En revanche il n'est pas douteux que les blessures d'amour-propre dues à son physique, aux quolibets qu'il a subis, aux souffrances qu'il en a éprouvées sont à l'origine de son caractère renfermé, de son orgueil aussi, car il a conscience de sa supériorité sur ses tortionnaires, de son ambition née dès ses premiers succès, de son implacable volonté, de sa réserve très courtoise, de son incontestable générosité à l'égard de ses subordonnés, de ses futurs soldats et du petit peuple, et de la modestie habituelle de son habillement.

En février 1683, à 19 ans, sa mère étant en exil, Eugène se décide à se défaire de sa soutane qu'il ne supporte qu'avec rage. Il marque ainsi sa volonté de ne pas respecter les décisions de sa famille et de poursuivre son chemin selon ses goûts.

Sa grand-mère, déjà exaspérée par la mésalliance de son frère aîné Louis-Thomas qui a irrité le roi, chasse Eugène de l'hôtel de Soissons. Il va alors loger chez un nommé Baigneur (1). Sa mère ayant emporté tout l'argent liquide de la maison il est dénué de ressources et contracte des dettes importantes qu'il remboursera d'ailleurs complètement dès que son avancement dans l'armée impériale et les récompenses reçues pour ses victoires le lui permettront.

Si Liselotte, la seconde femme de Monsieur, est féroce dans ses lettres où elle accuse Eugène de tous les vices,

(1) D'après une lettre de Louvois à Condé.

elle a oublié une qualité prouvée par l'histoire : l'honnêteté.

Dans la misère sordide dans laquelle il est tombé, Eugène, bien qu'étranger, n'a qu'une idée : obtenir comme son père un commandement dans l'armée royale qu'il admire.

De nombreuses démarches tentées pour lui obtenir une compagnie sont toutes rejetées. Finalement il s'en ouvre à son cousin et ami Louis-Armand de Conti et lui demande de le présenter au roi lui-même. Cela lui est facile puisqu'il est prince du sang et mari de Mlle de Blois, fille naturelle de Louis XIV. En mars 1683 Armand amène Eugène à Versailles, le présente à Louis XIV : « Sire, le chevalier de Carignan serait heureux de recevoir une compagnie dans les armées de Votre Majesté. » Sans un regard pour Eugène Louis XIV ne répond rien et passe.

Déjà ulcéré par l'attitude de Louis XIV à l'égard de sa mère dans l'Affaire des poisons, Eugène achève de douter de l'équité du roi et l'admiration qu'il a pour lui, et qu'il lui gardera d'ailleurs, ne dissipera pas la rancune qui va guider sa conduite. Puisque l'armée royale ne veut pas de lui, il servira ailleurs.

La fugue

Précisément la chrétienté est à ce moment menacée par les armées turques qui marchent sur Vienne. En France même, des volontaires tentent de se joindre à la lutte contre les Turcs et Eugène apprend que son propre frère Louis-Jules, chevalier de Savoie qui vivait à Turin, a obtenu un commandement dans l'armée du Saint Empire. L'empereur Léopold lui a donné effectivement un régiment de dragons à la tête duquel il est surpris par les Tartares à Petronelle, entre Vienne et Presbourg. Son cheval est tué sous lui. Dans la chute, le pommeau de la selle le blesse au ventre. Transporté à Vienne, il y meurt le 13 juillet 1683.

La situation d'Eugène n'étant plus tenable à Paris, il écrit à sa mère et la trouve d'autant plus compréhensive que, depuis sa fuite à Bruxelles, Olympe n'a cessé d'intri-

LE PRINCE EUGÈNE DE SAVOIE

guer pour elle ou pour ses fils en jouant sur tous les tableaux.

Elle a commencé par demander à Louis XIV, mais en vain, l'autorisation de rentrer en France sans avoir à se présenter devant la Chambre ardente.

Elle s'est liée d'amitié — sinon d'un lien plus étroit — avec le gouverneur des Pays-Bas espagnols, Alexandre Farnèse, prince de Parme, qui ne brille pourtant ni par son aspect physique ni par son intelligence. Par lui elle a tenté de faire obtenir un régiment espagnol à son troisième fils, le chevalier Louis-Jules de Savoie, qui, à Turin, causait « méprises et confusions ». Elle n'y réussit pas mais contribue vraisemblablement à lui faire avoir le régiment de dragons de l'armée impériale que son beau-frère sourd-muet Emmanuel-Philibert avait demandé pour lui.

S'étant rendue insupportable à Bruxelles elle suit le prince de Parme à Liège, mais celui-ci étant remplacé dans ses fonctions par le marquis de Grana, elle retourne à Bruxelles et demande par son intermédiaire la protection du roi d'Espagne, qui la lui accorde.

Elle s'occupe alors d'Eugène qu'elle voudrait caser en Espagne. Le roi refuse mais avec une grande courtoisie.

Devant la détresse de son fils elle envisage d'autres solutions et il est un moment question de le faire nommer chanoine à Cologne ce qui, bien qu'il soit abbé et tonsuré depuis l'âge de 9 ans, ne répond certainement pas à ses vœux.

Cette activité d'Olympe, naturellement connue de Louis XIV, aurait suffi pour provoquer l'hostilité du roi envers Eugène même si on ne le lui avait pas dépeint, tel que le rapporte la duchesse d'Orléans, comme un garçon sale et débauché sur lequel on ne peut compter.

Les lettres de Liselotte et les Mémoires de Saint-Simon si défavorables au chevalier de Carignan, si exagérés soient-ils, montrent combien Louis XIV a pu être prévenu contre Eugène sans avoir jamais entendu parler de son intelligence, de sa passion pour la lecture, ni des goûts très poussés qu'il manifeste pour les ouvrages d'histoire militaire et politique.

Voltaire lui-même relate dans son *Siècle de Louis XIV* qu'« Eugène passait à la Cour pour un esprit dérangé, « un homme incapable en tout. On en jugeait par quelques

« emportements de jeunesse sur lesquels il ne faut jamais « juger les hommes ». Ailleurs il en trace un portrait moral commençant par ces mots : « Ce prince trop méprisé à la Cour de France. »

La carrière d'Eugène l'a bien prouvé et l'on regrette que ces calomnies... et aussi les intrigues exaspérantes d'Olympe aient privé la France de ses services.

Le 24 juillet 1683 Eugène, toujours aussi misérable et rongé par son frein, apprend la mort de son frère Louis-Jules tombé au service du Saint Empire.

Ce triste événement va changer le cours de sa vie. En effet à une de ses précédentes démarches pour être admis dans son armée, l'empereur Léopold avait déclaré ne pas vouloir plus d'un membre de la famille de Savoie. Le premier étant mort il n'y a plus d'obstacle.

Eugène n'attend pas davantage. Il alerte et endoctrine son cousin Conti. Les Turcs menacent Vienne : la chrétienté est en danger. Ce n'est pas trahir le roi très chrétien que de combattre les infidèles. Conti se laisse convaincre. Mlle de Blois étant en pleurs, il partira avec Eugène pour rejoindre l'armée impériale.

Dans la nuit du 26 au 27 Thomas de Soissons apprend par un domestique que son frère est parti à cheval, déguisé et armé d'une longue épée. Thomas se rend chez Conti, ne le trouve pas. Lui aussi a disparu. Le service de la poste lui déclare que des chevaux avaient été retenus à 9 heures du soir à la Porte Saint-Martin et que deux jeunes gens, pris d'abord pour des femmes travesties, en ont pris livraison et sont partis.

Il alerte alors Versailles et Louis XIV est prévenu le 27 au matin.

La colère du roi est d'autant plus violente qu'il apprend en même temps que son gendre Conti a pris langue avec une cinquantaine de jeunes gens appartenant à la meilleure noblesse française, désireux de se joindre à lui pour combattre les Turcs.

Immédiatement des courriers sont envoyés dans toutes les directions avec la consigne à transmettre aux autorités locales — et si les fuyards sont déjà à l'étranger, aux représentants de la France — de les arrêter, de les ramener même de force ou, à l'étranger, de les convaincre de

LE PRINCE EUGÈNE DE SAVOIE

rentrer. Les frontières sont fermées et le passage du Rhin interdit sous peine de mort.

Le 31 juillet au matin, quatre jours après leur départ, ils sont à Cologne après être passés par Bruxelles pour voir la mère d'Eugène. Cette visite bien naturelle n'est pas confirmée mais probable. Firschauer affirme même qu'un des courriers du roi y a trouvé Eugène malade, couché, mais fermement résolu comme Armand de Conti à continuer.

Quoi qu'il en soit, Olympe regrette cette fuite et, oralement ou par lettre, conseille le retour. Elle n'est pas écoutée mais aidera Eugène quelle que soit sa décision.

Les deux amis ne restent que deux heures à Cologne, le temps pour Eugène d'y écrire en ces termes à son oncle Emmanuel-Philibert : « Monsieur. Quoique Votre « Altesse ait eu sujet par le passé de se plaindre de moi, « je ne laisse pas de prendre la liberté de lui écrire pour « la supplier d'approuver mon voyage à Vienne ayant « appris qu'elle était assiégée et que mon frère y avait « été tué. La bonté de Votre Altesse est si grande à mon « égard que j'espère qu'elle oubliera facilement les fau- « tes que j'ai faites et qu'étant parti avec très peu d'argent « elle aura assez de bonté pour ne pas me laisser réduit « à l'extrémité dans un pays qui est étranger pour moi. « J'attends ce dernier effet de sa bonté et suis avec un « profond respect, Monsieur, de Votre Altesse le très « humble et très obéissant fils et serviteur. Eugène de « Savoye. A Cologne ce 31 juillet ». (1)

L'émotion à la Cour de France est considérable. La fuite de Conti dans le but de proposer ses services au principal ennemi de son beau-père porterait, si elle aboutissait, un coup très dur au prestige du souverain dont toute la politique est orientée contre l'Empire.

Aussi, en plus des courriers, Louis XIV confie-t-il à un émissaire plénipotentiaire doté de tous les pouvoirs la mission de ramener Conti. Il lui remet des lettres personnelles, dont une de lui-même, d'autres écrites par des membres de la famille Conti. Ce gentilhomme, M. de Xaintrailles, cavalier de la Maison de Condé, manque de peu les fugitifs à Cologne, mais aidé par Tambonneau,

(1) Cf. Braubach, t. I, p. 385, note 227.

Guerre contre les Turcs	334
Belgrade	340
Crises	351
La Russie	352
La Prusse	352
L'Espagne	354
Quadruple-Alliance	356
Les Pays-Bas autrichiens	363
La diplomatie secrète	367
La politique	372
VI ^e PARTIE : L'HOMME ET SON ŒUVRE	381
La famille et la maison de Savoie	388
La vie officielle	389
Le soldat	391
Le mécène	393
L'homme d'Etat	404
Le bilan	405
VII ^e PARTIE : LA CHUTE	407
Annexe I	417
Annexe II	420
Annexe III	422
Bibliographie	427
Tableau synoptique	433
Tableau généalogique	459

Achevé d'Imprimer sur les presses de l'Imprimerie Carlo Descamps
à Condé-sur-Escaut

D. L. 2^e trim. 1975 — Ed. n° 397 — Impr. n° 851

Imprimé en France

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

Couverture :

Conception graphique – Manon Lemaux

Typographie – Linux Libertine & Biolinum, Licence OFL

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

